

Le retour du Messagero Killer Boy



CINÉMA Les trois premiers films de F. J. Ossang, poète de la pellicule, chaman de la littérature et rockeur noisy, ressortent en salle en version restaurée.

L'Affaire des divisions Morituri, de F. J. Ossang, France, 1984, 1h 21

Le Trésor des Iles Chiennes, de F. J. Ossang, France-Portugal, 1990, 1h 48

Docteur Chance, de F. J. Ossang, France-Chili, 1997, 1h 37

Trois des cinq longs métrages d'Ossang, croqueur de l'enfer tombé dans le cinéma muet des origines, ressortent en version restaurée et permettent de mesurer la folie et le bluff de cet unique cinéaste punk répertorié. Dès son premier film, *L'Affaire des divisions Morituri* (1984), Ossang sera

godardien. Il emprunte au dialecticien suisse son sens de la fracture, sa provocation, ses slogans et son flirt gauchiste pour décrire façon polar les dessous d'une affaire de paris clandestins sur des combats de néogladiateurs. Faisant clasher Godard et Burroughs, Ossang est complotiste, mais avec du style. Possédé par l'esprit du muet, il filme presque toujours en noir et blanc et prend un malin plaisir à brouiller registres et influences. Avec *Morituri*, film-collage, il innove en mixant 16 mm et vidéo primitive, photos, journaux télé et textes chocs, qui émaillent des poursuites policières, bastons, filatures et conciliabules. En guise de leitmotiv, le spectre de la privation sensorielle, liée aux tortures subies par la bande à Baader (RAF) en prison.

Ossang, c'est le Lautréamont de la pelloche filmant une chasse au trésor rimant avec Maldoror.

Après avoir braillé dans *Morituri* avec une crête mohawk, Ossang abandonne le métier d'acteur pour aborder les Açores. Il y tournera *Le Trésor des Iles Chiennes* (1990), le plus abstrait de ses films, d'une splendeur fulgurante, futur tremplin de ses dérives géographiques et de ses trafics de malfrats manipulateurs et de savants fous. Un groupe d'hommes crapahute dans le désert à la recherche d'une obscure substance révolutionnaire, le Stelinskalt. Comme dit Lao-tseu, l'essentiel c'est le chemin - pégrinations en camion, décors industriels, hôtel improbable. Une chasse au trésor rimant avec Maldoror, que filme ce Lautréamont de la pelloche tétanisé par ses propres formules (« Le soleil n'a pas fini de mourir. Il subsiste à l'état de leur cellulaire »).

Mère et fils dans le labyrinthe européen

CINÉMA Le Suisse Lionel Baier pointe, dans une comédie absurde, l'impuissance de l'Europe face à la tragédie des migrants.

La Dérive des continents (au sud),
de Lionel Baier, Suisse-France, 1h 24

Catane, Sicile, en février 2020. La radio crache les diatribes antimigrants du leader d'extrême droite Matteo Salvini et annonce la fermeture des ports italiens, tandis que la télévision multiplie les interviews de touristes offusqués de trouver sur les plages des corps d'enfants noyés. Réveillée par ce bruit de fond haineux et persistant, Nathalie Adler (Isabelle Carré, toujours subtile), agent de liaison auprès de l'Union européenne, est chargée d'organiser la visite surprise d'un camp de migrants par Emmanuel Macron et Angela Merkel. À l'aéroport, elle retrouve une ancienne amante, Ute (Ursina Lardi), dépechée par la chancelière allemande, et Charlan (l'humoriste Tom Villa), factotum de la présidence française. Arrivée au camp, Nathalie tombe par hasard sur Albert (Theodore Pellerin), son fils, volontaire dans une ONG, qu'elle n'a pas vu depuis des années et qui lui reproche de l'avoir abandonné pour vivre son homosexualité. Coïncée entre les exigences de Charlan, ses sentiments pour Ute et les tensions

avec Albert, amoureux d'une blogueuse radicale, Nathalie tente de garder le cap.

Réalisateur remarqué de *Comme des voleurs* (à l'est) et des *Grandes Ondes* (à l'ouest), comédie loufoque sur la révolution des Gilets au Portugal, le Suisse Lionel Baier signe, avec *La Dérive des continents (au sud)*, le troisième volet d'une tétralogie européenne. Mêlant une critique bienveillante de l'impuissance européenne et les démêlés intimes d'une mère et son fils, il aborde par l'humour, un pari pour le moins risqué, la tragédie des migrants qui meurent en Méditerranée. Franche comédie dans sa première partie, le film pointe les absurdités d'un système bureaucratique européen qui n'arrive pas à faire face à l'afflux de nouveaux arrivants et empile dans des cartons des feuilles volantes avec leurs empreintes.

L'HUMOUR ET LA DOULEUR EN TANDEM

Plus sévère avec les représentants des États (en particulier avec la France) qu'avec l'institution européenne, Lionel Baier se délecte de la rivalité mesquine qui oppose Ute et Charlan, macroniste zélé et cynique qui voudrait transformer le camp en décor de télé-réalité. La réalité, elle, fait

la peau aux clichés : « *J'ai traduit tout Michel Houellebecq en poular* », rétorque Boubacar Diallo (Adama Diop), un migrant sénégalais à qui Charlan demande de s'exprimer plus simplement quand il rencontrera le président.

À mesure que l'intrigue avance et se resserre sur la relation mère-fils, l'émotion et la tendresse affleurent, contrebalancées par l'étrangeté des situations (une chute de météorite ou des paysages, comme le village de Gibellina détruit par un tremblement de terre et recouvert par une œuvre d'art labyrinthe, métaphore des contradictions dans lesquelles se débattent Nathalie et Albert. Porté par une variété italienne sucrée et un piano mélancolique qui revisite l'hymne européen, le film parvient, avec la distance que permet l'humour, à parler d'une situation où, à force de bagarres politiques et de blocages diplomatiques, on en oublie d'écouter la parole des migrants. Elle résonne soudain, claire et puissante, par la voix d'une jeune femme (Elisabeth Owona, presque dans son propre rôle) qui fait cesser le brouhaha pour qu'on entende enfin la douleur et les besoins de ces femmes et hommes qui ont traversé la Méditerranée au péril de leur vie.

SOPHIE JOUBERT



En haut : Stéphane Ferrara, dans *Le Trésor des îles Chiennes*. SOLARIS DISTRIBUTION



À gauche : Elvire, dans *Docteur Chance*. SOLARIS DISTRIBUTION

À droite : l'Affaire Morituri. SOLARIS DISTRIBUTION

Au sortir de l'outre-tombe insulaire, filmée dans un noir et blanc velouté par Darius Khondji, futur chef opérateur de *Seven*, Ossang vogue pour le Chili avec le barman des *Chiennes*. Devenu héros de *Docteur Chance*, Pedro Hestnes est Angster, écrivain raté, fils à maman et tueur, qui se lance dans une cavale façon *En quatrième vitesse* filmée par Wong Kar-wai. Ce vrai film noir d'Ossang respecte les codes du genre, malgré une seule entorse : l'intrusion de la couleur. Là, le Killer Boy découvre le romantisme baroque sous l'influence de sa nouvelle muse, Elvire, femme fatale du film.

Si la trame de *Docteur Chance* devient presque aussi évanescence que les précédentes, l'épopée est pulvé par une fulgurance sensuelle et une électricité organique. Avec Elvire, figure tragique rappelant Mireille Balin, et Hestnes, en rebelle sans cause, Ossang ressuscite la fureur de vivre des sixties en la mêlant à ses antennes archaïques : l'Aurore de Murnau, l'expressionnisme, le fondu au noir, la fermeture à l'iris, les intertitres. Une panoplie de signes bousculée par le filmage free du chef op Remy Chevrin, musiqué par la trompette entêtante de Jac Berrocal. L'enjeu, c'est le danger, les poursuites, les trafics. Yeah, baby, it's noise n'roll !

VINCENT OSTRIA



Isabelle Carré incarne Nathalie, confrontée à un paquet de complications bureaucratiques et intimes.